

The background of the cover is a detailed illustration of a woman's face and upper body. She is wearing a large, dark, textured hat with a wide brim. A fine, black, web-like veil covers her face, with small black dots marking the points where the veil is attached to her face and hair. Her eyes are closed, and her expression is serene. She is wearing a vibrant red dress with a high collar and a gold-colored trim along the edge. The overall style is reminiscent of a classic painting or a detailed digital illustration.

Alain Surget

**MARY**  
**TEMPÊTE**

jeunesse

Flammarion

Extrait de la publication

Alain Surget

# MARY TEMPÊTE

**D**epuis sa plus tendre enfance, Mary est fascinée par la mer. Elle aimerait tant se laisser emporter au gré des vagues et du vent, partir à l'aventure ! Elle sait pourtant qu'il n'y a pas de place pour une fille sur un bateau. Mais Mary Read est prête à tout pour accomplir son rêve, même à défier les pirates les plus terribles...

« *Mary n'a pas peur. Elle entrevoit bien les hommes d'équipage ballottés en tous sens, elle perçoit des bribes d'ordres qui éclatent ici et là, mais elle se sent presque heureuse dans la colère de l'océan.* »

Flammarion jeunesse

DÈS 12 ANS



# MARY TEMPÊTE

© Flammarion, 2007  
© Flammarion pour la présente édition, 2013  
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13  
ISBN : 978-2-0812-9868-2

ALAIN SURGET

# MARY TEMPÊTE

Le destin d'une femme pirate

Flammarion Jeunesse

Extrait de la publication



Première partie

MARY GARÇON

*En 1698, en Angleterre, sur l'île de Sheppey,  
qui prolonge l'estuaire de la Tamise*





## LA FILLE DE LA LOUVE

**D**ebout devant la mer, Mary. Dans ses bras, sa poupée. Une poupée de chiffon que lui a offerte un homme au tricorne noir. Dans sa main, une pierre plate. Une pierre à l'angle tranchant qui lui blesse la paume tant la fillette la presse entre ses doigts. Mais elle a besoin d'avoir mal, Mary, pour oublier le vent qui la transperce de son froid.

Du haut de ses six ans, elle regarde la mer. Une mer qui ronfle et fait le dos rond avant d'étaler des coups de langue sur les bancs de sable et de tremper les jambes des ramasseurs de varech.

Un sourire éclaire soudain le visage de la gamine.

— Le voilà ! annonce-t-elle à sa poupée. Willy a eu raison de m'envoyer sur la plage pour surveiller la mer à sa place.

Un navire blanc creuse sa route dans les flots. Il a surgi d'un coup, semblable à une grande mouette

brusquement tombée du ciel. Mary ne voit plus que lui sur l'eau. Effacés, les bateaux de pêche pas plus gros que des moineaux ! Le regard de Mary passe à travers les ramasseurs d'algues et leurs charrettes attelées à des bœufs, et il va s'ancrer sur les voiles de la frégate qui pénètre dans l'estuaire.

— Papa est enfin de retour, dit-elle avec l'impression d'avaler des bouffées d'air. Papa revient ! Papa est là ! se met-elle à claironner à la cantonade, appelant les hommes et les femmes à partager le bonheur qui l'étouffe.

Les visages se tournent vers la petite, qui sautille et qui n'en peut plus de crier en hachant ses mots.

— Tu te trompes, lui renvoie une femme en remontant une mèche de ses cheveux. John Davon est parti sur un navire marchand, or c'est un vaisseau de guerre qui rentre à Londres.

Mary ne veut rien entendre. Ce bateau, c'est le bateau qu'elle attend depuis longtemps, celui qui ramène son père ! Les autres voient mal, ils ont les yeux à ras de terre depuis si longtemps qu'ils ne sont plus capables de les lever et de les diriger vers le soleil.

— C'est papa, je vous dis ! hurle-t-elle en serrant ses petits poings.

— Tais-toi donc ! Ton père est mort depuis longtemps !

Mary insiste. Elle clame le retour de son père avec des mots qui claquent au vent. Les hommes

haussent les épaules, les femmes se cassent en deux pour reprendre leur labeur et charger les carrioles de longs serpents bruns gluants. La joie de Mary se mue en colère. Comment ? C'est tout ce que ça leur fait, à ceux-là, que son père rentre au bercail après toutes ces années d'absence ? La fillette leur en veut de saper son exultation. Elle plisse son front et lance du plus profond d'elle-même :

— Vous mentez ! Vous êtes jaloux ! Espèces de... de... de chiures de mouche !

Un gaillard se redresse. Il en a plus qu'assez d'entendre la petite piailler.

— Ton père, l'océan l'a avalé ! fait-il en mimant avec les mains deux mâchoires qui se referment. Le bateau qui le transportait n'est jamais arrivé à destination. Il a coulé lors d'une tempête ou il a été attaqué par les pirates.

— C'est pas vrai ! réplique Mary. Il est là, son bateau ! appuie-t-elle en montrant le vaisseau qui remonte le rivage. Il va s'arrêter et me rendre mon papa.

Elle court vers la mer et entre dans l'eau jusqu'aux genoux, sûre que son père va lui faire de grands signes avant de se précipiter à sa rencontre. Des silhouettes se devinent sur le pont du navire, d'autres s'affairent dans la mâture, à remonter quelques voiles et à les fixer sur leurs vergues pour réduire la vitesse... mais aucune ne se penche au bastingage

pour répondre à l'espoir de Mary. La gamine ouvre la bouche pour appeler, mais elle se tait, déçue, une épine dans le cœur. Son silence est plus fort que la mer. Elle n'entend plus le bruit de bouche que font les vagues, et les mouettes, aphones un instant, lui paraissent grises. D'un gris d'indifférence. Aussi terne que la frégate qui passe.

— Il n'est pas là, souffle Mary... Où tu l'as mis, papa ? grince-t-elle à l'adresse de la mer.

Le flot lui retourne une vague chuintante. Une vague qui vient mouiller sa robe et s'étire sur la plage en un sourire d'écume. Moqueur. La vague suivante est plus traîtresse. Elle file sur Mary, se creuse soudain, se cabre et la frappe en pleine poitrine. La fillette chancelle mais ne tombe pas.

— Tu mords comme un chien méchant, mais je n'ai pas peur de toi. Je te dresserai quand je serai grande.

La pierre lui brûle la main. Alors, d'un mouvement ample, Mary la jette contre la mer.

— Tiens ! Prends ça en attendant !

— Ça sert à rien ! gouaille une voix derrière elle. La mer fait ce qu'elle veut. Elle te bouffera toute crue, foi de Benson !

Mary se retourne. Un garçon âgé d'une douzaine d'années est planté à deux pas derrière elle, la mine narquoise.

— Je me laisserai pas faire ! siffle-t-elle.

— Que tu crois ! La mer, c'est pas que de l'eau ! Y a des monstres dessous, et des pirates dessus. Des requins aux dents aussi grandes que des couteaux, des cachalots aussi gros que des navires, des pieuvres avec des tentacules qui ressemblent à d'énormes serpents...

Mary n'arrive pas à imaginer de tels monstres. Mais les mots sont assez mystérieux, et l'expression de Benson suffisamment explicite pour loger la terreur dans les yeux de l'enfant.

— Quant aux pirates, ils attaquent tout ce qui bouge sur la mer, poursuit le garçon. Ils brûlent les navires, jettent les marins par-dessus bord après leur avoir coupé le nez et les oreilles – pour attirer les requins – et ils se battent entre eux à coups de sabre parce qu'ils ne veulent pas partager leur trésor. Ils sont si terribles qu'ils n'hésitent pas à débarquer pour aller piller les villes le long des côtes.

— Les gens ne se défendent pas ? Moi, je leur aplatis le nez, aux pirates ! assure Mary en dressant le poing.

— Personne ne résiste aux pirates. Ils ne laissent que des cendres et des cadavres derrière eux. On raconte qu'aucune femme ne peut en regarder un dans les yeux sans tomber morte aussitôt.

— Alors ils n'ont pas de femme, les pirates ?

— Forcément ! répond Benson.

— Alors ils n'ont pas de maman, leurs enfants ?

— Que tu es bête !

— Tu crois qu'il en a vu, des pirates, mon papa ?  
demande Mary.

Le garçon éclate de rire.

— John Davon peut-être, mais ton père certainement pas !

La fillette ne comprend pas. Davon, c'est le nom de sa mère et le sien. Donc celui de son père !

— Papa va revenir, déclare-t-elle, mettant dans cette affirmation toute sa conviction.

— John Davon n'est pas ton père ! assène Benson. Ça fait huit ans qu'il est parti, juste après que ta mère a pondu Willy. Et toi tu en as six. Alors compte !

Coinçant la poupée sous un coude, Mary ouvre ses mains... Sa mère lui a appris à compter sur ses doigts, mais qu'est-ce qu'il raconte, Benson. Compter quoi ?

— C'est toi qui es bête ! conclut-elle en refermant prestement ses doigts, comme si un secret s'y tenait caché. Maman m'a dit...

— Ta mère peut dire ce qu'elle veut, les années parlent pour elle. Tu t'en rendras bien compte toi-même, plus tard. Ton père, c'est peut-être le marchand de vin, ou le tonnelier, ou le fabricant de chaussures, ou le vendeur d'images, ou n'importe quel berger ou colporteur de passage, va-t'en savoir, avec une louve comme ta mère !

— Hé ! se rebiffe la fillette. C'est pas une bête, maman !

— Tu vaux pas mieux. Fille de louve tu es, louve à ton tour tu seras ! avertit Benson d'un ton sentencieux.

— Ch'uis pas une bête, moi non plus ! répète Mary qui sent gonfler des larmes de rage.

— Qui t'a donné ta poupée ? reprend le garçon.

Mary regarde sa poupée en faisant une moue, la lippe en avant. Ce n'est pas son père, c'est sûr. C'est l'homme au tricorne noir. Elle essaie de se souvenir de son visage, mais il se confond avec d'autres. Avec tant d'autres visages d'hommes qu'elle entrevoit à la maison. De l'homme à la poupée, elle n'a retenu que son chapeau. Pas même son nom. Mary baisse la tête et se compose un air buté.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? grogne-t-elle.

— Je suis certain que ce gars-là, c'est ton vrai père, déduit Benson. Aussi, cesse de nous casser les oreilles avec le retour de John Davon ! Son navire s'est perdu en mer, et il ne reviendra jamais. Jamais !

Mary serre les mâchoires. Comme elle le déteste, Benson, pour lui avoir dit cela ! Son papa va revenir, elle en est persuadée, et ce n'est pas un swampy<sup>1</sup> qui la convaincra du contraire. Elle ne

1. À l'origine, terme injurieux signifiant « habitant du marécage, du bourbier ».



veut plus entendre ses vilains mots. Des mots noirs qui creusent des trous.

Devant ce qu'il croit être son embarras, Benson commence à chanter :

*Fille de garcette, fille de Beckett,  
La ponette n'a rien à se mett'  
Pas même un nom ni même une lett'.  
Fille à vau-l'eau, fille de Bonnot,  
Elle n'a que la peau sur les os  
Et le firmament pour manteau.  
Fille de catin, fille de Martin... wof !*

Il n'achève pas. D'un bon coup de tête dans le ventre du garçon, Mary clôt la ritournelle. Plié en deux, Benson avale son souffle et sa rengaine, couplets et refrain compris.

— Continue... comme ça... louvette, hoquette-t-il, et on viendra... t'enfumer... dans ta tanière !

La petite n'entend pas. Faisant tourner sa poupée à bout de bras, elle retourne à cloche-pied vers son buron, une maisonnette de berger dans laquelle sa mère a de plus en plus de mal à loger ses rêves.

## WILLY

**L**a claque arrête le flot de paroles de Mary.  
— Ça suffit ! rugit Emma, sa mère. Si tu crois tout ce que racontent ces imbéciles de swampies... !

— Alors papa est mon vrai papa ? questionne la gamine, trop heureuse pour pleurer.

— Évidemment !

— Et c'est pas le monsieur au chapeau noir ?

— Euh... non.

Un non qui pêche. Un non pas franc. Un non qui traîne, qui racle le pavé. Un non, pourtant, qui fait naître un soleil sur les lèvres et dans les yeux de Mary.

— J'ai vu un grand bateau sur la mer, rapporte-t-elle, mais il n'a pas ramené papa.

— Ah, lâche la mère, n'accordant pas plus d'importance à la nouvelle qu'à une lentille écrasée sur la table.

— Willy va être triste, se désole Mary.

Willy. Le frère malade. Malingre dès sa naissance, il n'est pas plus grand que sa sœur et garde le lit depuis plusieurs semaines. Incapable du moindre effort, il a passé la moitié de sa petite vie à tousser et à tourner de l'œil, et rares sont les jours qui l'ont vu courir sur la plage. La première pluie l'a couché comme un épi de blé, et depuis, il ne la connaît qu'à travers le martèlement des gouttes sur les tuiles. Cloîtré dans la chambre qu'il partage avec sa mère et Mary, le garçon ne semble plus s'intéresser qu'au retour de son père. Un père rêvé, paré des légendes du grand océan. Un père héros fabriqué par les longues périodes de fièvre et de solitude. Un père nécessaire pour combler les journées vides et l'absence de jeux.

— Willy ne va pas bien du tout, soupire sa mère. Il lui faudrait les soins d'un docteur de Londres, mais cela me coûterait bien trop cher. Nous n'avons plus d'argent : la demi-couronne que nous envoie chaque mois la grand-mère Davon nous permet tout juste de ne pas sombrer dans la misère totale, et les travaux de couture ne nous rapportent presque rien.

Mary observe les doigts de sa mère, occupée à raccommoder un bonnet. Avec quelle dextérité elle manie l'aiguille ! Elle la plonge si rapidement dans le tissu, la récupère par-dessous, tend le fil,

la repique à nouveau pour la faire resurgir que la fillette se demande comment elle s'y prend pour ne pas se couvrir la main sur le bonnet.

— Je raccommode pour les autres, indique Emma en surprenant le regard de sa fille. Quand j'ai enfin un peu de temps et que je voudrais rapiécer nos propres vêtements, il fait déjà nuit. Or la lumière de la chandelle est trop faible pour mes yeux. J'aimerais pouvoir t'acheter une robe neuve, Mary, et ne pas être obligée de tailler tes habits dans mes vieux vêtements.

Mary ne dit rien. Elle se moque pas mal du trou qu'elle exhibe à la hanche. Plus la robe est usée, moins la fillette risque de se faire gronder si elle la salit ou la déchire. Cela, elle l'a compris. Elle a bien vu aussi que, dans leurs beaux atours du dimanche, les autres ne s'amuse plus à poursuivre les canards dans les marécages. Pire, ils n'ont même plus le droit de s'asseoir par terre !

— Ils te donnent une pièce, les messieurs qui viennent chercher les bonnets, fait-elle remarquer.

Sa mère ne répond pas. Leur obole suffit à peine au loyer. Elle a une brève pensée pour la vieille Davon, la mère de John, la grand-mère de Willy. La rombière pourrit sur son tas d'or, à Londres, et c'est du bout des doigts qu'elle lâche sa demi-couronne pour subvenir aux besoins de Willy en l'absence de son père. Un Willy qu'elle n'a jamais vu ! « Si elle

# La menace des Seigneurs-brigands

Catherine Cuenca



Juillet 1103. Bruna, 15 ans, attend le retour de son mari Oskar, parti combattre à Castelmont. Là-bas, une bande de seigneurs-brigands a pris possession du château et sème la terreur. Mais Oskar ne rentre pas... Prête à tout pour le retrouver, Bruna part sur les routes où sa quête devient un combat pour la liberté.

*« Il était trop tard pour reculer. Elle revit le visage d'Oskar froid et déterminé, le jour de son départ pour Castelmont. Le reverrait-elle un jour ? »*

**La nouvelle aventure de l'héroïne  
du Crime de la pierre levée**

Flammarion jeunesse

Extrait de la publication

Dépôt légal : janvier 2013  
N° d'édition : L.01EJEN000993.N001  
Loi N° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse

Extrait de la publication